

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 15 FEVRIER 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Retour du bal, par François Coppée. — Carnet du *Monde Illustré*. — Nos gravures : Flagrant délit ; La défaite des Anglais au Transvaal. — Nouvelle canadienne (avec gravures) : Les aventures de Nicolas Martin, par Régis Roy. — Poésie : Les cendres, par Augustin Lellis. — Mariage "fin-de-cycle", par Brioché. — Plaisirs d'hiver. — Proverbes espagnols. — Un curieux fusil, par Benjamin Sulte. — La signature de Murat. — Figures d'actualité. — Bibliographie. — Les femmes. — Le coin des enfants : Jolis familiales, par Lisette ; Une larme de Jésus, par A. de Gériolles ; Atchi ! atchi ! par tante Nicole ; Une malice d'Anatole, par Camille Norbert. — Jeux et créations. — Choses et autres. — Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Pris en flagrant délit, tableau de M. Mante. — La défaite des Anglais au Transvaal. — Constantinople : Vue extérieure de l'église Sainte-Sophie ; Vue intérieure de l'église Sainte-Sophie. — Portraits : M. W. A. Grenier ; L'hon. G. Murray ; M. Floquet ; Paul Verlainne, poète ; S. E. le cardinal Meignan.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

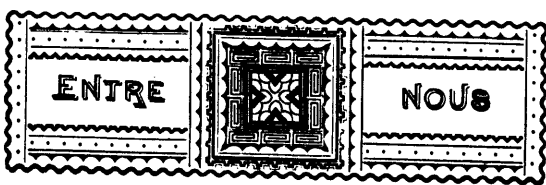
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



AUTRE soir, j'aperçus un nègre, tout de noir habillé, ganté de noir, coiffé de noir, chaussé de noir, suivi d'un groupe de blancs et de blanches qui semblaient lui témoigner un grand intérêt, mêlé de respect, et je demandai à un blanc ce que c'était que ce noir et où

on le conduisait ainsi. Et le blanc répondit :

— Nous ne le conduisons nulle part, c'est au contraire lui qui nous conduit à la salle ***, où il doit faire une conférence. Cet homme de couleur suie est un grand orateur.

Et je me mêlai au groupe blanc suivant le noir.

Dans la salle, tous les auditeurs étaient de la race caucasienne, le conférencier seul représentait celle de bois d'ébène. Il était du reste très bien de sa personne.

Le blanc ne m'avait pas mal renseigné, ce noir était très éloquent, si éloquent même que plusieurs fois je me sentis profondément ému.

Ce brave homme était fils d'esclaves et avait été esclave lui-même, et j'ai rarement entendu de récit aussi touchant que celui qu'il nous fit de la vie de sa mère et de l'éducation que celle-ci lui avait donnée.

La pauvre négresse, résignée à son sort, n'en souffrait pas moins et toutes ses pensées, concentrées dans son amour de mère, étaient tournées vers l'avenir, cet avenir terrible réservé à son fils qui arriverait bientôt à l'âge où il deviendrait à son tour bétail humain, que l'on vendrait et qu'elle ne reverrait plus.

Elle s'évada plusieurs fois avec son cher petit, fut reprise, battue et accablée de nouveaux mauvais traitements.

Pendant les courts instants de répit que lui laissait le travail, la négresse enseignait à son sens très droit, lui disait de se soumettre à sa destinée, tant que l'aurore de la liberté, qu'elle présentait, ne viendrait pas éclairer le jour où ses chaînes seraient brisées. Elle lui inculquait trois principes : l'amour de Dieu, la charité et l'horreur de l'ivre-se.

Elle a semé en bonne terre, car ce prédicant noir, après avoir conquis sa liberté, grâce à la guerre de sécession, a travaillé et consacré sa vie à l'apostolat de la tempérance. Mais, croyez-moi, ce n'est pas un de ces faux apôtres ou de ces apôtres ennuyeux qui vous dégoûtent du sujet qu'ils traitent, non, c'est un charmant conférencier qui plaît et dont la verve humoristique fait rire d'un rire de bon aloi.

Eh bien, ce nègre a beaucoup intéressé son auditoire et, pendant deux heures on a eu au moins la chance de n'entendre parler ni de la question des écoles, ni de politique, ni du conseil de ville.

C'était un repos que cette édition parlée de la case de l'oncle Tom.

*** Le conseil municipal de Montréal vient de changer partiellement de peau ; c'est la mue annuelle.

Les journaux nous annoncent que de grandes réformes vont s'accomplir, des réformes radicales, étonnantes, renversantes surtout, car on parle de supprimer une foule de choses, afin d'arriver à l'âge d'or rêvé par les poètes et les anarchistes.

Et cela me rappelle un couplet de Mac Nab qui raillait avec beaucoup d'esprit les démocrates socialistes :

Les princes, c'est pas tout ; pus d'eures,
Pus d'gendarmes, pus d'militaires,
Pus de richards aux lambris dorés.
Qui boit la sueur du prolétaire.
Qu'on expulse aussi Léon Say,
Pour que l'mineur y s'affranchisse.
Enfin, qu'tout l'monde soit expulsé,
Y n'restera pus qu'des anarchisses.

On dit que certains nouveaux échevins ont promis de démolir aussi tout l'ancien système échevinal, et qu'il n'y aurait rien d'étonnant de voir l'un d'eux se lever un jour et dire au président du conseil, en s'inspirant de la poésie du susdit Mac Nab :

M'sieu le mair', supprimons tout : Pus de pavage,
Pus de pompiers, pus de policemans,
Pus de p'tits chars, pus d'arrosage,
Pus d'restaurants, pus de cabmens,
Qu'on n'élargiss' pus jamais de rue
Pus de gaz, pus d'marchés, pus d'trottoirs
Enfin, qu'tout le monde aie la berlué,
Y n'restre pus qu'des éteignoirs.

Déjà un grand progrès s'est effectué, le nouveau maire parle français, peu ou prou. Ça va bien !

*** Une anecdote à propos du prince de Galles :

Un jour, son Altesse, descendant de voiture

pour aller rendre visite à un de ses amis, aperçut un mendiant aveugle et son chien, essayant de se frayer un chemin au milieu de la foule et des véhicules de toute sorte, pour se rendre à l'autre côté de la rue.

Le prince, voyant son embarras, vint à son aide et, le prenant par le bras, lui fit traverser la chaussée.

L'acte de l'héritier de la couronne d'Angleterre est des plus louables, bien qu'il n'ait rien d'extraordinaire, puisque chacun de nous en fait autant à l'occasion, et la chose n'aurait eu probablement aucune publicité, sans un complément inattendu.

Quelques jours après cet incident, le prince de Galles reçut un magnifique encrier d'argent massif, portant cette inscription :

" Au Prince de Galles, de la part d'un témoin de sa belle conduite envers un mendiant aveugle. Souvenir d'une bonne action. "

L'histoire fut vite connue, et chacun de complimenter le prince ; mais il se trouva un vieillard qui s'avisa de critiquer le donateur inconnu, en ces termes :

— Parbleu ! c'est très joli de sa part d'avoir ainsi reconnu le mérite de Son Altesse, mais il me semble que cet admirateur aurait bien dû étendre sa générosité jusqu'au mendiant qui d'après moi, a droit à quelque intérêt. Une lettre de félicitation au Prince suffisait, et l'argent de l'encrier aurait été d'un grand secours au pauvre aveugle.

Le vieillard avait raison.

*** Le bruit court—espérons que c'est un faux bruit—que les propriétaires de mines de charbon, auraient fait un pacte, par lequel ils s'engageaient à réduire la production des mines, de manière à pouvoir augmenter le prix de la tonne de charbon.

D'après leurs calculs, ils s'assureraient ainsi un surplus de bénéfices de trente et quelques millions.

Mais ce serait tout simplement une infamie que ce pacte, que cette spéculation sur un objet de première nécessité comme le charbon.

Ce serait une nouvelle édition du "pacte de famine" qui ruina la France au siècle dernier et fut une des causes premières de la révolution.

Avec la protection du roi Louis XV, les monopoleurs achetaient les blés de gré ou de force, les faisaient sortir de France, excitaient ainsi la hausse, remportaient ensuite ces mêmes blés et réalisaient d'énormes bénéfices.

Quatre intendants des finances se partagèrent le royaume, et se distribuèrent un nombre égal de provinces à ravager.

" En 1768, tout le blé de France demeurait entassé dans des entrepôts établis à Jersey et à Guernesey et la sortie de ces îles était réglée par un tarif gradué sur les besoins de la population et l'avidité des accapareurs. "

" Cela dura soixante ans et le pacte aurait sans doute été renouvelé si la révolution n'était arrivée à temps pour faire disparaître cette monstruosité. "

Et pendant que la misère régnait partout, sauf à la cour, une femme, ou plutôt un monstre, disait en riant : " Il n'a pas de pain, le peuple, eh bien ! qu'il mange de la brioche. "

Est-ce que les monopoleurs du charbon veulent faire en Amérique ce qu'a fait l'ancien régime en Europe ?

Il pourrait bien leur arriver malheur.

*** Les grands journaux quotidiens devraient bien se procurer des caractères avec accents pour les titres de leurs articles.

Voici en effet quelques preuves du travail auquel il faut que se livrent les lecteurs pour